



Enfances



In memoria di me

Deux Jours à tuer

Français, de Jean Becker, avec Albert Dupontel, Marie-Josée Croze, Pierre Vaneck, Alessandra Martines, Critlana Reali, Mathias Mlekuz, François Marthouret.

Difficile d'expliquer au lecteur le pour et le contre que nous inspire ce nouveau film, pas désagréable, de l'auteur de *L'Été meurtrier*, tout en respectant sa volonté de ne rien révéler du dénouement. Car c'est dans la remise en question du sens du film que propose toute la dernière demi-heure, tournée en Irlande, que Becker, usant de gros sabots et ficelles, détruit aussi le charme d'un film jusque-là fort intrigant. Le véritable jeu de massacre auquel se livre, une heure durant et sans raison apparente, le quadra père de famille irréprochable, campé par Dupontel, a davantage nos faveurs, d'autant que le comédien s'y investit, comme à son habitude, à corps perdu, provoquant tour à tour l'étonnement, l'incrédulité, le frisson, chez ses partenaires comme sur le spectateur. Fidèle à elle-même, Marie-Josée Croze lui oppose une subtilité de jeu basée sur des changements d'intonation et d'expression du visage, qui force l'admiration. Ne faisons pas la fine bouche : c'est du bon cinéma d'acteurs.

G.V.

traitée comme un âge plein. Par-delà les menaces, les promesses et les présages, chaque tranche de vie brille de fraveurs comme d'instant d'éternité. Obsessionnel, le jeune Welles veilla sa mère jusqu'au bout de la nuit. L'enfant croyait pouvoir la retenir d'un regard dans la vie (Isild Le Besco). Ce regard magique ou mortifère fait écho à l'inquiétude mêlée de ravissement du jeune Renoir découvrant la forêt sous la conduite d'un sauvageon fascinant (Ismaël Ferroukhi). L'anonymat de l'enfant, par six fois levé, garantit aussi l'unité fictionnelle de l'ensemble, autour de la formation du regard d'un maître. L'épisode central consacré à Tati (Hadjithomas et Joreige) joue du décadre d'un adolescent sur la photo de classe alors que, dans un moment de cinéma fulgurant, le cadet d'une famille bourgeoise (Bergman par Safy Nebbou) lance à sa mère un regard coupable où perce la haine d'une sœur qu'il faudra dissimuler sous peine de perdre l'amour d'une mère. La variété des styles, entre pastiche, récréation et invention, témoigne du talent des disciples. Pour peindre les vacillements de ces artistes enfants, il fallait la maîtrise de cinéastes déjà plus très jeunes.

É. Do.

Enfances

Français, de Yann Le Gal, Isild Le Besco, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Ismaël Ferroukhi, Corinne Garfin et Safy Nebbou, avec Julie Gayet, Isild Le Besco, Elsa Zylberstein, Emmanuelle Bercot, Clotilde Hesme.

Ils furent des enfants chétifs, surdoués ou démesurément grands. L'un avait honte de son frère, l'autre craignait pour sa mère juive, le troisième collectionnait les photos de tragédiennes. Peu importe qu'ils soient devenus de grands cinéastes. Ces enfants-là avaient du génie. Lang, Welles, Tati, Renoir, Hitchcock, Bergman. Leurs biographies abritent des bijoux d'émotion, anecdotes filmées en décors et costumes d'époque pour coller aux peurs de chacun. Reconstitution et réalisme servent l'expression presque baroque de configurations émotionnelles singulières. Pari simple et fort d'un scénariste qui se glisse à chaque étape dans une perception du monde originale, elle-même en prise avec un univers créatif. Yann Le Gal a mis en scène le premier épisode (Fritz Lang) et invité cinq jeunes réalisateurs à livrer leur interprétation des suivants, avec pour seule consigne de ne révéler le nom de l'enfant qu'à la fin de chaque segment. La contrainte frustre une curiosité un peu courte pour le génie et ses traumas fondateurs. L'enfance, enfin

In memoria di me

Italien, de Saverio Costanzo, avec Christo Jivkov, Filippo Timi, Marco Baliani, André Hennicke, Fausto Russo Alesi.

Dans l'anarchie qui préside à la distribution des films italiens en France, on peut se demander par quels canaux arrive *In memoria di me* sur nos écrans, alors que tant d'autres œuvres attendent dans les tiroirs. Présenté au festival de Berlin en février 2007, le film propose une réflexion spiritualiste sur l'initiation à la vie religieuse dans un couvent installé dans l'île de San Giorgio Maggiore, face au cœur historique de Venise. On peut imaginer aisément à quelles splendides images peut conduire ce cadre, à quelles virtuosités figuratives il peut se prêter dans le silence méditatif des cellules monacales, des grands couloirs monumentaux, des colonnades du cloître. Pourtant, au-delà d'un brillant exercice de style, le film laisse entrevoir le débat intérieur et l'intensité d'une vocation chez un garçon qui a quitté le monde pour un absolu, tournant le dos à la fausse liberté de ses contemporains. Christo Jivkov, qu'on avait vu dans *Le Métier des armes* d'Ermanno Olmi, donne l'intensité nécessaire à un choix de vie à contre-courant des modes ; son aspiration à la purification, dans un noviciat de jésuites où la discipline est dure et l'observation de l'autre permanente, se heurte aux difficultés du dépassement.